



HAL
open science

Anatomie d'un discours anticlérical : le Shenbao, 1872-1878

Vincent Goossaert

► **To cite this version:**

Vincent Goossaert. Anatomie d'un discours anticlérical : le Shenbao, 1872-1878. Extrême-Orient Extrême-Occident, 2002, 24, pp.113-131. halshs-00194706

HAL Id: halshs-00194706

<https://shs.hal.science/halshs-00194706>

Submitted on 7 Dec 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Anatomie d'un discours anticlérical : le *Shenbao*, 1872-1878

Vincent Goossaert

Les journaux chinois de la fin du XIX^e siècle fournissent un abondant corpus de documents sur la vie religieuse dans les grandes villes portuaires, où les descriptions factuelles se mêlent à un vaste échantillon de discours critiques et polémiques. L'historien peut utiliser ce corpus pour reconstituer les institutions et pratiques de la religion chinoise à cette période, ou pour esquisser les convictions et l'idéologie religieuse du lectorat des journaux ; je me consacrerai ici à dégager de ces documents quelques thèmes spécifiquement anticléricaux et à les rapporter aux valeurs et aux préoccupations de la société environnante. Parce que les journalistes et contributeurs extérieurs des journaux constituent un milieu varié, il ne s'agit pas d'isoler une pensée spécifique et bien articulée, mais de voir quels sont, dans le Shanghai de la fin du XIX^e siècle, les faits et les discours concernant les bouddhistes et taoïstes qui résonnent et provoquent émotions et réflexions. Après avoir brièvement présenté les matériaux et leur contexte idéologique, et identifié un ensemble de textes anticléricaux, j'esquisserai les trois thèmes majeurs qui les traversent : sexualité, violence et sorcellerie, tous trois liés à la question du contact physique entre clercs et laïcs et au besoin de ségrégation ressenti par les auteurs s'exprimant dans la presse.

La presse shanghaienne

La presse chinoise moderne naît dans les années 1860. Le nombre de titres et les tirages augmentent rapidement même si, avant 1900, elle reste essentiellement concentrée dans les ports commerciaux, surtout Shanghai. Pour l'historien, ces premiers journaux, surtout les quotidiens, constituent une source incomparable d'information tant sur la société de la fin des Qing que sur les débats qui occupent alors les intellectuels. Les journaux consacrent en effet une bonne partie de leurs éditoriaux aux problèmes soulevés par la nécessaire modernisation de l'Etat et la réaction de la Chine face à l'irruption de l'économie et de la technologie occidentales. Mais, outre la politique et l'économie, les journaux ont un contenu religieux considérable qui n'a encore été que peu exploité¹. La place des institutions religieuses et des clergés dans une société en mutation était pourtant un élément important dans les projets de société qui se confrontaient alors par l'intermédiaire des journalistes.

Je ne ferai ici usage que d'un journal, sans doute le mieux connu et le plus aisément accessible : le *Shenbao*, un quotidien fondé par Ernest Major (1841-1908), homme d'affaires anglais dans la concession

internationale de Shanghai, et qui fut publié de mai 1872 à 1949. La maison d'édition de Major, le Shenbaoguan, publia également de nombreux livres et un magazine illustré, le *Dianshi zhai huabao*², qui parut tous les dix jours de 1884 à 1898. Les anecdotes illustrées du *Dianshi zhai huabao*, quoique par des auteurs et dans un genre différent, se prêtent parfaitement à l'analyse menée ici à propos du *Shenbao* et développent les mêmes thèmes. Les articles concernant la religion au sens large (vie des temples, fêtes, miracles et faits surnaturels, débats sur les cultes et les croyances...) occupent environ 5% du volume total du *Shenbao*³ pendant la période étudiée. Par l'abondance et la variété de son contenu religieux, le *Shenbao* offre donc une fenêtre privilégiée sur l'anticléricalisme de la fin de l'époque impériale. On y trouve en effet tant des remarques nous renseignant sur les attitudes ordinaires des chinois cultivés envers les religieux que des éditoriaux véhéments consacrés à la question cléricale. De plus, les lettres reçues et publiées par les éditeurs confèrent au discours du *Shenbao* pris dans son ensemble la dimension d'un véritable débat d'idée, qui, même s'il se limite à quelques dizaines de milliers de lecteurs, n'en demeure pas moins d'une richesse sans précédent dans les sources écrites avant le XX^e siècle. La presse avant 1900 ne saurait être considérée comme reflet d'une « opinion populaire », mais elle offre un panorama assez représentatif des opinions des milieux lettrés et marchands qui en constituent le lectorat.

Contrairement aux journaux occidentaux, souvent alignés politiquement et qui, sur des questions telles que l'anticléricalisme, étaient inscrits dans un camp ou dans l'autre, le *Shenbao* n'est pas une publication engagée du point de vue religieux, même si elle est identifiée à certaines idées politiques⁴. Ernest Major écrivait lui-même quelques éditoriaux et contrôlait la ligne éditoriale du journal, mais l'essentiel du contenu était de la main de journalistes chinois qui ne signaient pas, ou de contributeurs extérieurs envoyant des lettres, et qui apparaissaient sous un nom de plume. Ces journalistes, pour la plupart d'anciens étudiants⁵, ne forment pas un ensemble idéologiquement original au sein des lettrés chinois, en tout cas sur la question de la religion, et ne représentaient en aucun cas un regard étranger ou chrétien sur la Chine⁶. Erik Zürcher, à propos du contenu du *Dianshi zhai huabao*, parlait d'un « confucianisme populaire » consensuel⁷ ; l'on pourrait aussi bien parler de la tendance fondamentaliste de la religion chinoise. Dans tous les cas, il s'agit d'une idéologie essentiellement préoccupée de morale, volontiers critique envers les pratiques religieuses populaires, mais qui est fort éloignée de tout agnosticisme. En effet, les journalistes, reflétant l'attitude majoritaire des milieux lettrés, acceptent généralement la doctrine officielle de la coexistence des trois religions (confucianisme, bouddhisme et taoïsme) et manifestent de plus un intérêt considérable pour le surnaturel, en particulier pour la rétribution divine des actes et les formes de sainteté. La critique des moines, dans le discours journalistique comme dans bien d'autres genres de la même époque, dont le roman, ne contredit pas la fascination pour les miracles, mais la complète ; il s'agit d'apporter une explication morale au monde,

dans le domaine religieux comme dans le domaine social. Dans ce cadre, les journalistes chinois travaillant pour le *Shenbao* expriment des opinions variées qui reflètent en partie celles de leur lecteurs : leur discours sur la religion et le clergé en particulier est donc loin d'être monolithique, et se révèle intéressant bien plus par ses nuances que par une opinion majoritaire qu'il serait censé représenter.

Le *Shenbao* n'est pas dans son essence un journal anticlérical, et il ne fait pas de l'anticléricalisme un système d'explication du monde. Parmi les articles qui concernent directement les clergés bouddhique et taoïste, on trouve occasionnellement des éloges envers des saints religieux, et de nombreux reportages concernant les clergés adoptent un ton neutre. Par ailleurs, il arrive qu'un article agressif envers le clergé suscite une lettre de défense, qui vient la contrebalancer⁸. Il apparaît cependant que la presse véhicule fréquemment un discours hostile envers les professionnels de la religion, dont les médiums, guérisseurs et prédicateurs sectaires, que je n'évoquerai pas ici mais qu'il faudra prendre en compte pour une évaluation complète du discours journalistique sur la religion. Elle développe plus particulièrement des discours anticléricaux envers les bouddhistes et taoïstes. Ces deux clergés sont le plus souvent visés ensemble comme formant une catégorie homogène, et les thèmes développés dans les anecdotes concernant les uns et les autres sont essentiellement identiques. On retrouve ce discours dans l'ensemble des types d'articles du journal : les éditoriaux, les faits divers et anecdotes (et constituent autant d'articles se suivant sans classement thématique), les arrêtés administratifs locaux et les poèmes qui closent chaque numéro (avant la reproduction de la gazette de la cour et les publicités). Pour mon propos, on retiendra essentiellement les nombreux faits divers et quelques éditoriaux virulents, portant soit sur une réforme nécessaire des mœurs ou des pratiques religieuses en général, soit spécifiquement sur les clergés. Les éditoriaux se distinguent des articles anecdotiques essentiellement par leur plus grande longueur et leurs élaborations théoriques.

Quatre critères essentiels me semblent définir le type de l'article anticlérical (qu'il soit éditorial ou fait divers). D'abord, l'usage de stéréotypes, tels que « bonze sans foi ni loi », *wulai eseng*, ou « bandit chauve », *zeitu*. Grâce aux stéréotypes, le discours glisse d'un cas de scandale isolé plus ou moins avéré à des accusations d'ensemble impossibles à prouver ou infirmer. L'appel systématique à des sanctions, à l'action de la police, à la mise en place de lois répressives fonctionne de la même façon : il vise à suggérer que l'ampleur du problème dépasse de loin le cas individuel, et que les autres religieux n'apparaissent innocents que parce qu'ils n'ont pas été mis à jour. Le troisième critère est le caractère obsessionnel et l'imagination débordante qui envahit la description des « faits » ; les auteurs grossissent des faits sans caractère délictueux ou portent des accusations invraisemblables. De ce point de vue, les articles paraissant dans la presse se placent directement dans la lignée du folklore romanesque dont il ne se distinguent ni par le style ni par les thèmes⁹. Enfin, l'anticléricalisme use et abuse de l'ironie et des

termes de mépris, et cherche à humilier les religieux pris pour cible¹⁰ ; des interjections telles que « ridicule ! », *kexiao*, ponctuent le discours.

Au sein du corpus de textes anticléricaux ainsi définis, on trouve une gamme de ton très variée, allant du badinage à l'outrage. Ceux des articles qui se situent du côté du badinage développent un folklore rabelaisien qui peut laisser douter du sérieux des discours anticléricaux dans leur entier. Les mises en scène de vaudevilles monastiques où le bonze est confondu, à la faveur de la nuit, avec son amante et se retrouve dans le palanquin de la mariée ou dans les bras du mari, sont pour l'amusement plus que pour l'indignation¹¹. Cependant, ces textes de gaudriole sont en continuité avec des textes au ton beaucoup plus sombre, où les auteurs se disent indignés, outragés et réclament des sanctions bien concrètes.

Bien entendu, les articles anticléricaux ne relèvent pas uniquement du fantasme. Si le rapport au fait, même dans la littérature journalistique, est difficile à établir, il est inutile de nier qu'une partie des articles fut suscitée par des transgressions objectives des religieux soit à la loi, soit aux règlements religieux, soit encore à la morale publique. Cependant, les religieux étaient loin d'être les seuls Chinois des années 1870 à transgresser la loi, et il n'est pas indifférent que les journalistes aient choisi de leur accorder une importance toute particulière. Aussi n'insisterai-je pas trop sur les cas criminels, dont on trouve quelques exemples, et à propos desquels il paraît légitime, de la part des journalistes, de consacrer des reportages et d'exprimer des émotions. Certes, les cas criminels deviennent souvent de grands scandales auxquels il est par la suite fait référence. Cependant, les cas bénins sont tout aussi intéressants : accorder de longs articles à un religieux qu'on aurait vu manger de la viande, entrer dans une maison de tolérance, ou se montrer avare révèlent chez l'auteur un souci aigu de la place des clergés dans la société. Comme dans toute presse, les scandales ainsi construits servent à transmettre et répéter des discours stéréotypés, souvent diffusés inconsciemment par les auteurs. De ce point de vue, l'époque contemporaine présente des phénomènes analogues avec des cibles différentes, et l'on peut considérer que les sectes jouent aujourd'hui dans les sociétés occidentales et chinoises le rôle que les clergés jouaient à la fin du XIX^e siècle.

La sexualité cléricale

Sans viser à épuiser le très riche matériau offert par la presse, je voudrais montrer le fonctionnement des discours anticléricaux au travers de trois thèmes majeurs : la sexualité, la violence et la sorcellerie. A propos de chaque thème, j'évoquerai la noire « réalité » telle qu'elle est décrite dans des centaines d'articles anecdotiques dont je résumerai les traits principaux. J'exposerai ensuite les projets de mesures

anticléricales développés dans les grands éditoriaux consacrés au sujet avant de proposer des éléments d'analyse concernant les peurs et les problèmes auxquels les discours anticléricaux servent d'exutoire.

La sexualité constitue dans la presse, comme d'ailleurs dans le roman, le thème prépondérant des articles anticléricaux. A première vue, elle ne constitue que l'un des interdits que se donnent les ordres religieux ; la débauche ne serait alors, comme la consommation de viande et d'alcool, ou les disputes entre religieux, qu'une preuve de l'hypocrisie du clergé, incapable de respecter ses propres règles. Or, si on trouve des articles concernant viande, alcool et disputes, ils sont relativement peu nombreux et de ton badin¹². La débauche, elle, provoque des articles bien plus nombreux, et surtout bien plus agressifs. L'activité sexuelle des clercs inquiète et scandalise, non tant parce qu'elle trahit un manque de discipline religieuse, que parce qu'elle semble être une menace pesant sur l'ordre sexuel de la société¹³.

Le problème de la sexualité cléricale tel qu'il est traité dans la presse peut se répartir en trois catégories : la débauche dans les temples et monastères, les liaisons clandestines, et le déguisement. La débauche dans les temples et monastères est un thème romanesque majeur : les chambres secrètes où les bonzes gardent de jeunes femmes prisonnières fait partie de l'imaginaire mâle en Chine classique¹⁴. Cependant, c'est aussi un thème « sérieux » qui provoqua une avalanche législative. Le code des Ming et des Qing interdisait aux femmes d'aller dans les temples. Cette interdiction, à première vue comique — les temples étant surtout, en Chine comme ailleurs, fréquentés par les femmes — ne visait pas tellement les vieilles dames passant la journée avec leurs amies dans les temples du quartier, mais plutôt les jeunes dévotes passant la nuit dans les temples, *sushan*, pendant les pèlerinages ou les fêtes. Les arrêtés de magistrats, dont on trouve un grand nombre dans le *Shenbao*, répétaient le code et insistaient (en vain, semble-t-il) sur l'interdiction du *sushan*¹⁵. C'était lors de ces veillées que le pire était censé arriver. Les cas de bonzes séducteurs, voire violeurs, ne manquent pas, mais les religieux ne jouaient pas systématiquement un rôle actif, et on les accusait aussi de se contenter, moyennant finance, d'abriter les couples illégitimes. Les nonnes, tout particulièrement, étaient accusées de servir de maquerelles¹⁶ : c'est d'ailleurs à ce titre qu'elles étaient incluses, depuis le XIV^e siècle, dans le groupe infâme des *sangu liupo*, les diverses professions féminines auxquelles les bonnes familles affirmaient refuser l'accès de leur gynécées.

Selon plusieurs journalistes¹⁷, l'une des occasions majeures des débauches dans les temples, en sus des pèlerinages et des veillées, étaient les associations pieuses organisées par les religieux urbains, et recrutant essentiellement parmi les femmes et les filles des bonnes familles. Ces dernières étaient formellement reconnues comme des disciples laïcs des religieux, et passaient une bonne partie de leur temps auprès d'eux à leur service. Des journalistes publiaient fréquemment des réactions indignées,

après avoir vu de telles femmes disciples dans les appartements des moines, que la débauche soit avérée ou non.

La seconde catégorie concerne les religieux ayant une activité sexuelle régulière, soit dans les maisons de tolérance, soit avec une amante. Les religieux au bordel, relativement peu mentionnés dans le *Shenbao*, constituent d'ailleurs l'un des thèmes favoris de la presse illustrée, qui le décline dans toutes ses possibilités comiques. Par ailleurs, les descriptions suggèrent que les couples durables formés par un moine et une femme, soit veuve, soit mariée sous un prêtre-nom, n'étaient pas rares¹⁸. Les liaisons adultérines sont plus nombreuses encore. A la lecture de ces cas, il est permis de se demander pourquoi le clergé chinois ne s'est pas orienté vers la solution japonaise d'un clergé séculier marié. On trouve de fait quelques articles faisant écho à l'argument, très courant dans l'anticléricalisme en milieu catholique, selon lequel le célibat est contre nature (ce que l'on démontre par des arguments scientistes), et que les prêtres souffrent d'une condition qui leur est imposée par l'église. Ainsi, deux éditoriaux successifs proposant de marier de force moines et nonnes, en utilisant les prostituées pour compléter le nombre, présentent de telles mesures comme un geste de charité envers les religieux prisonniers d'une condition pénible¹⁹. Si l'on trouve une certaine sympathie pour des couples romantiques unissant un moine et une nonne²⁰, les relations adultérines sont toujours accueillies par des commentaires indignés, que les choses se passent mal (on trouve quelques cas de crimes passionnels) ou non.

La question du déguisement est liée au problème sexuel, dans la mesure où c'est généralement pour entrer dans les maisons de tolérance, ou rendre visite à leur amante, que les moines se déguisent, soit en femme, soit en laïc (avec une fausse natte)²¹. Les épisodes où les travestis sont démasqués ne font pas l'objet de farces ; au contraire, les réactions sont le plus souvent violentes et indignées. Même quand aucun délit n'est commis, comme lorsque le moine est démasqué en plein rue, le ton n'est pas au rire mais à l'indignation et provoque des appels à fouiller tous les temples et monastères. L'appel à la police pour aller enquêter dans les temples, ce qui ne peut que fournir les preuves de la félonie universelle du clergé, est un leitmotiv : il faut que cesse, selon les auteurs, l'impunité apparente dont jouit le clergé qui se travestit à volonté et dissimule ses méfaits dans ses sombres monastères²². Un éditorial développera ce thème de l'impunité d'un clergé que l'on croit affranchi de tout contrôle, si bien que « jamais un bonze n'a été condamné pour ses crimes »²³. En réalité, l'impunité est un fantasme ; s'il est vrai que le personnel administratif Qing se désintéresse des temples et monastères sauf en cas de plainte ou scandale trop public, les religieux sont fréquemment traînés en justice où ils ne jouissent d'aucun égard, comme le montrent d'ailleurs des articles relatant avec un ton approbateur des expulsions de bonzes par les magistrats. Le *Shenbao* reconnaît d'ailleurs régulièrement que les voyous de quartier ont pris l'habitude d'en profiter pour faire irruption dans les temples, inventer des accusations de débauche envers les nonnes et moines, et leur extorquer de l'argent contre leur silence²⁴.

Les réactions suscitées par la succession des scandales relatés dans le *Shenbao* sont assez violentes : plusieurs éditoriaux, se fondant sur l'accumulation des faits divers, clament que seule une solution radicale peut mettre fin à ce problème. Un éditorial réclame des autorités que « ces gens là » (*cizhong zhiren*) soient réduits à un petit nombre, cloîtrés ensemble et surveillés en permanence²⁵ ; d'autres, déjà cités, envisagent longuement des plans pour marier bouddhistes et taoïstes. Le plus radical est celui qui propose la castration *manu militari* de tous les religieux masculins afin de supprimer le problème à la source²⁶. De tels textes sont assez fascinants pour leur mélange d'imagination débridée et de sérieux pragmatique. Comme dans les mémoires au trône des censeurs, un autre genre privilégié de la littérature anticléricale, l'auteur d'un éditorial n'est pas tenu à être réaliste, et n'envisage pas que son projet soit appliqué au pied de la lettre. Il n'en développe pas moins tous les aspects et conséquences pratiques avec un sérieux qui n'a rien d'ironique. Il se trouvait en 1877 des gens pour penser que, si la chose eut été concrètement possible, le mariage forcé ou la castration de plusieurs centaines de milliers de religieux eut été la solution à tous les maux du pays.

Il est toujours délicat de passer d'une analyse des discours à une esquisse des mentalités ; la nature très virulente et émotionnelle des textes permet néanmoins de formuler quelques éléments d'explication. Derrière les discours sur la sexualité cléricale apparaît de manière évidente la peur des bourgeois des villes du Jiangnan pour leurs propres femmes et filles, et au-delà de cette réaction instinctive, la mentalité de siège partagée par tous ceux qui adhèrent au modèle sexuel officiel et majoritaire : le mariage universel et la fidélité conjugale absolue. Cette mentalité démontre tous ceux qui ne sont pas mariés — y compris ceux qui ne le peuvent du fait d'un excès d'hommes suite à l'infanticide féminin — et voit les hommes seuls, itinérants a priori comme des prédateurs²⁷. La liberté apparente de vie, l'ambiguïté dans le rapport des sexes — les moines se comportant comme des femmes, les nonnes étant libres comme des hommes — font des religieux, aussi familiers et sous le contrôle des laïcs qu'ils soient en réalité, des emblèmes d'un autre choix de vie qui suscite une vive intolérance.

Cette altérité, cette liberté imaginée de l'autre (car en réalité rien n'est plus régulé que la vie monastique) provoque la peur d'une contagion, directe, par débauche bien sûr, mais aussi diffuse, par influence. La peur de la promiscuité entre les religieux et les femmes de bonne famille s'inscrit de manière plus générale dans une logique de l'isolement qui dicte la politique cléricale de l'Etat chinois depuis la période médiévale jusqu'à aujourd'hui. Les « bons » religieux sont reclus dans des monastères coupés du monde et n'entretiennent aucun contact avec la société. La peur du contact, par lequel les religieux diffusent des valeurs sexuelles hétérodoxes, explique l'intérêt, qui peut nous paraître disproportionné, accordé à la question du déguisement. Elle motive aussi les appels à la séparation des religieux que l'on veut cloîtrés, rejetés dans un monde à part en dépit du fait (mais l'anticléricalisme

comme tout discours « anti- » tire profit de ses propres contradictions) que l'on dénonce aussi l'existence de zones échappant à tout contrôle et à toute morale que sont les monastères.

La violence cléricale

Le second thème favori de la presse est la violence cléricale, essentiellement en rapport avec les pratiques « musclées » de mendicité²⁸. On peut y déceler, de la part de laïcs aisés, l'agacement d'être en permanence sollicité financièrement par des gens ayant fait profession de renoncement. Mais l'argent en tant que tel ne constitue pas un thème cohérent des discours anticléricaux journalistiques. On dénonce certes certaines escroqueries et l'on se moque de religieux affamés d'argent. On déplore aussi le fait que beaucoup vivent du salaire des rituels, ce qui semble désacraliser la liturgie : l'anticléricalisme, qui est une forme d'idéalisme, refuse de reconnaître que la vocation religieuse est un métier. Mais l'on reconnaît que les religieux ont besoin d'argent pour vivre, et que les temples ne peuvent être restaurés qu'avec des donations. La commercialisation des rites, au travers des officines en milieu urbain où l'on peut aisément commander un service (les *fodian*) est plus attaquée pour la promiscuité qu'elle génère entre les religieux et les dévotes que pour ses aspects monétaires. Le thème du parasitisme économique, si cher à l'anticléricalisme médiéval, n'est abordé dans mon corpus que par un éditorial, certes remarquable²⁹, et quand un autre éditorial propose de confisquer tous les biens fonciers des monastères, c'est parce que les moines vivant dans l'aisance et trop bien nourris sont fatalement dominés par le désir sexuel³⁰. En bref, la question qui émeut les journalistes n'est pas la richesse du clergé mais la manière dont les religieux sollicitent les dons.

De même que le thème de la sexualité concerne moins l'hypocrisie que la menace concrète portée sur la vertu féminine, la mendicité musclée inquiète moins pour son aspect monétaire que pour l'insécurité physique qu'elle suggère. Les religieux sollicitant des fonds, essentiellement pour la construction ou la réparation de leur temple ou monastère, ont recours à une gamme de techniques, allant du simple moine mendiant arpentant les marchés avec son bol à aumônes et battant la cloche de bois (*myu*), jusqu'aux abbés des grands monastères allant visiter les riches familles pour parler de poésie et de pieuses donations. Entre deux se trouvent des pratiques où le religieux, afin de convaincre les donateurs de sa sincérité, met en scène de façon plus ou moins élaborée diverses austérités : auto-mutilations (coups de couteaux dans le bras, longues épingles perçant une joue, offrande d'un doigt brûlé), enfermement dans une guérite garnie de clous pointus, privation de sommeil et de nourriture, tournées en portant une lourde statue ou tout autre objet métallique³¹.

Les réactions des journalistes consistent essentiellement à critiquer le comportement frénétique des moines mendiants. La violence, du point de vue du laïc, est essentiellement potentielle. On trouve

certes des cas où le religieux mendiant, exaspéré d'être éconduit, saccage une boutique ou provoque une rixe ou un accident. Mais l'essentiel des réactions négatives concerne des cas où l'atteinte est émotionnelle ; les journalistes, affirmant se faire l'écho de l'opinion des passants, s'émeuvent de devoir assister à des mutilations, sont choqués aussi du succès de ces spectacles auprès des foules. Ils sentent aussi que les moines mendiants, qui sont souvent des adeptes des arts martiaux, pratiquent la violence sur eux-mêmes à titre de menace, pour montrer qu'ils ne craignent rien. Comme dans le cas de la débauche, les journalistes réagissent en demandant des mesures coercitives et un contrôle accru de la police ; certains réclament l'expulsion de tous les religieux de Shanghai, affirmant que la ville des plaisirs n'est pas un lieu pour des religieux, et que ceux-ci seront peut-être davantage maîtres d'eux-mêmes en résidence à la campagne³². Leurs diatribes reflètent à un niveau immédiat la peur physique d'individus violents, mais aussi le rejet d'un style « vulgaire » et théâtral, et d'une approche martiale du sacré toute opposée à la retenue de l'idéal confucéen³³.

Le folklore démoniaque

Le dernier thème est nettement moins fréquent que les autres, mais est à sa façon tout aussi révélateur. Il rassemble les accusations de sorcellerie portées envers les religieux, généralement à partir de témoignages visuels lors de chasses aux sorcières. Les épisodes de paniques provoquées par des rumeurs de sorcellerie, et qui se traduisent par des réactions violentes envers les populations itinérantes (moines mendiants et pèlerins, vagabonds, médecins itinérants...) sont connus grâce à l'étude célèbre de Philip Kuhn³⁴, qui a documenté un tel épisode survenu en 1768. A cette occasion, de nombreux bouddhistes et taoïstes itinérants avaient été visés, lynchés par les villageois ou traînés en justice. Un épisode tout à fait comparable se déroula à l'été 1876 et le *Shenbao* s'en fit largement l'écho ; comme en 1768, les rumeurs portaient sur des gens mystérieux qui coupaient la natte des hommes, en particulier des adolescents, afin de pratiquer la magie noire et de leur voler leur âme³⁵. Pendant cet épisode de panique, des articles apparurent révélant des cas de bouddhistes et taoïstes pris sur le fait de pratiquer la nécrophagie, de voler les petits enfants...³⁶ Ce sont là des thèmes universels, dont certains seront repris envers les missionnaires chrétiens, également accusés de voler les enfants et d'utiliser leurs organes à divers usages infâmes.

Ces articles trahissent visiblement un vif sentiment d'insécurité, qui se joint à un sentiment xénophobe (dans le cas des missionnaires) ou du moins à des préjugés régionaux. Les accusations de sorcellerie, en effet, ne portent pas sur les religieux familiers servant les temples du voisinage, mais sur des religieux itinérants. Le plus souvent, dans la presse shanghaienne, ceux-ci sont décrits comme ayant l'accent du Hubei et du Hunan. La peur des religieux itinérants, déjà nourrie par leur pratique de

mendicité violente, est ici renforcée par un préjugé, sans doute propre au Jiangnan, envers les gens de cette région — qui a aussi fourni l'essentiel des troupes loyalistes anti-Taiping, et donc des soldats démobilisés et sans ressource après 1864.

Tandis que certains journalistes se concentrent sur les aspects les plus répugnants de la magie noire, l'imagination d'autres galope loin à la poursuite d'un complot dont les religieux seraient les exécutants. Ainsi, l'affaire d'un taoïste accusé d'avoir tenté d'enlever un enfant mène un éditeur sur la piste des sociétés secrètes recrutant les soldats démobilisés. Curieusement, sa conclusion rejoint exactement celle d'auteurs surtout préoccupés de sexualité cléricale : pour mettre fin à la sorcellerie (*yaodao*), il faut expulser les religieux de Shanghai.³⁷ Cet article joue moins sur la peur de la magie noire que sur celle des mouvements sectaires organisés, bien plus forte dans la Chine de 1876 qu'un siècle auparavant. Mais, que l'on soulève la menace des sorciers ou des sectes, le discours polémique joue sur la limite très floue entre bouddhisme et taoïsme, et les hétérodoxies (*yiduan*). En effet, les deux religions sont, selon la doctrine officielle, reconnues et protégées contrairement aux hétérodoxies. Mais, elles ne sont protégées que dans leur version définie par l'Etat, c'est-à-dire monastique, contemplative et sans effort de prosélytisme. Dès qu'ils s'engagent dans des activités sociales, les membres du clergé courent le risque de se trouver hors du champ d'action où ils sont légitimes. L'un des meilleurs exemples de cette transition floue est l'explication par l'empereur Yongzheng du Saint édit de l'empereur Kangxi (1724) qui glisse insensiblement dans sa description du bouddhisme et du taoïsme orthodoxes vers les sectes devant être extirpées³⁸. Les journalistes qui ont une solide culture, même si la qualité de leur prose est variable, savent jouer sur les références classiques pour étayer leur discours anticléricaux. Mais ils n'utilisent cet arsenal rhétorique que lorsqu'ils y sont poussés par leurs peurs, et, chez les journalistes, la peur passagère du complot ou des sorciers joue dans leur poussée anticléricale un rôle bien plus important que la notion d'hétérodoxie.

Conclusion

Le matériel abondant contenu dans les premières années du *Shenbao* présente clairement un cas de discours anticlérical distinct de l'anti-religion. Les attaques contre le bouddhisme ou le taoïsme, en tant que système de pensée et de croyance, sont extrêmement rares. Au demeurant, plusieurs articles discutant des différentes religions présentes en Chine défendent bouddhisme et taoïsme face aux critiques chrétiennes³⁹. Dans un éditorial comparant les religions, seul le confucianisme est glorifié, tandis que le christianisme et le bouddhisme sont critiqués. Mais les arguments retenus ne portent pas sur le dogme ou la sotériologie et sont strictement anticléricaux : les bonzes se conduisent comme des voleurs⁴⁰. On y trouve certes quelques contributions où l'auteur semble détester tout ce qui se rapporte

au bouddhisme⁴¹, mais elles sont marginales en regard des écrits où l'on condamne bonzes et prêtres au nom de la défense du bouddhisme ou du taoïsme⁴². De tels propos présupposent que l'on définit la religion comme pratique individuelle de spéculation et de perfection, une définition qui est tout à fait minoritaire et issue d'une élite qui aspire à se passer de tout intermédiaire dans son rapport au sacré. L'anticléricalisme semble ici découler d'une conception extrêmement intellectuelle, individuelle de la quête religieuse.

Le procédé de dissociation qui consiste à attaquer la masse du clergé pour défendre la religion, et en donnant en exemple de « bon clergé » une minorité exemplaire de saints lettrés méditants coupés du monde, est l'un des traits les plus constants de l'anticléricalisme chinois. Il se trouve au cœur de la législation envers les clergés⁴³, et sous-tend aussi l'essentiel de la presse étudiée ici. Les attaques y sont portées envers des segments de la population cléricale (itinérants, gardiens des petits temples « mariés », religieux réfugiés en ville et y créant des associations de dévots laïcs) plutôt qu'envers l'existence même d'un clergé. Cet ensemble de discours anticléricaux procédant par distinctions peut parfois refléter un mépris de classe de la part des journalistes, qui respectent l'élite monastique et détestent le bas clergé. Certains articles véhiculent en effet un discours lettré qui définit le clergé non par sa vocation religieuse mais comme un hospice, un refouloir de la société qui recueille les orphelins, les miséreux, les handicapés et les veufs et veuves⁴⁴. La tendance cependant n'est pas majoritaire, et l'opposition rhétorique entre le « bon » et le « mauvais clergé » ne recoupe pas vraiment la distinction hiérarchique bien réelle du clergé. En effet, l'élite des grands monastères est aussi visée par les attaques anticléricales, et le « bon » clergé reste largement un artifice rhétorique.

Le procédé de dissociation ne doit pas non plus nous inciter à confondre ce discours avec une simple réforme, qui viserait à guérir une institution malade. Dans les projets de société qui se dessinent derrière ce discours, il n'y a plus aucune place dans la société pour les bouddhistes et taoïstes sinon à titre de reliques dans quelques monastères-musées coupés du monde, témoin de l'histoire religieuse de la Chine ancienne. En ce sens, ce discours est très moderne. Par ailleurs, et ce qui est plus spécifique à la fin du XIX^e siècle, on trouve une véritable haine, qui se devine dans les stéréotypes utilisés de manière récurrente et s'étale de façon frappante dans la douzaine d'éditoriaux cités ici. Cette haine n'est probablement pas largement partagée dans la société, mais qui doit être prise au sérieux et qui justifie l'inclusion de cet anticléricalisme chinois dans la liste des « doctrines de haine ». Ce sentiment se prolongera au XX^e siècle chez les révolutionnaires et bon nombre d'intellectuels⁴⁵. En somme, l'ampleur des discours anticléricaux dans la presse doit nous mener à les prendre au sérieux, et non à tenter de les réduire à certaines de leurs composantes, notamment des sentiments de classe ou des réactions épisodiques à des scandales objectifs.

Pour situer les discours anticléricaux du *Shenbao* dans l'histoire de la tolérance religieuse en Chine, il est également intéressant de relever les thèmes anticléricaux connus par ailleurs mais peu utilisés dans la presse : la liturgie, occasionnellement attaquée dans le cadre des critiques contre la superstition, mais tout aussi souvent reconnue comme efficace ; l'ignorance d'un clergé incapable de comprendre ses propres classiques, qui sera un thème majeur de l'anticléricalisme croyant du XX^e siècle, autour des laïcs engagés, *jushi*, mais qui ne semble pas encore ici retenir beaucoup l'attention ; l'indifférence face à la propagation de la foi et aux activités charitables, qui, au regard de l'activité des missionnaires chrétiens, deviendra pour beaucoup un signe du « déclin » du bouddhisme et du taoïsme. Ces trois thèmes deviendront fondamentaux vers le début du XX^e siècle avec la condamnation des démarches de rejet du monde et une vision plus intellectuelle encore de la vocation religieuse. Dans les années 1870, on n'envisage pas pour le bouddhisme et le taoïsme la création de nouveaux clergés, sur un modèle radicalement différent, mais la présence massive des bouddhistes et taoïstes devient intolérable pour une frange lettrée et, bientôt, politiquement engagée de la population. Le contact physique quotidien avec des personnes vivant d'autres pratiques du corps (sexualité, violence) perçues comme en contradiction avec les valeurs communes concernant l'individu et la famille génère épisodiquement un rejet instinctif qui se trahit par des appels stridents à la ségrégation ou la contrainte physique.

Bibliographie

- GOOSSAERT Vincent, « Counting the Monks. The 1736-1739 Census of the Chinese Clergy », *Late Imperial China* 21-2, 2000, p. 40-85.
- , « Starved of Resources: Clerical Hunger and Enclosures in Nineteenth-Century China », *Harvard Journal of Asiatic Studies* 62-1, 2002, p. 77-133.
- TER HAAR Barend, *The White Lotus Teachings in Chinese religious History*, Leiden, Brill, 1992.
- HU Shi, *Hu Shi zhaonian wencun* (Ecrits de jeunesse de Hu Shi), Taipei, Yuanliu chuban shiye gongsi, 1995.
- KUHN Philip, *Soulstealers. The Chinese Sorcery Scare of 1768*, Cambridge, Harvard University Press, 1990.
- SOMMER Matthew H., *Sex, Law, and Society in Late Imperial China*, Stanford, Stanford University Press, 2000.
- SUTTON, Donald, « From Credulity to Scorn : Confucians Confront the Spirit Mediums in Late Imperial China », *Late Imperial China* 21-2, 2000, p. 1-39.
- VITTINGHOFF Natascha, *Freier Fluss: Zur Kulturgeschichte des frühen chinesischen Journalismus, 1862-1911*, Ph.D. diss., Universität Heidelberg, 1998.
- WAGNER Rudolf, « Jinru quanqiu xiangxiang tujing: Shanghai de *Dianshi zhai huabao* » (Une entrée dans un imaginaire mondial : le *Dianshi zhai huabao* de Shanghai), *Zhongguo xueshu* 8, 2001, p. 3-96.
- , « The Early Chinese Newspapers and the Chinese Public Sphere », *European Journal of East Asia History* 1, 2001, p. 1-33.
- ZÜRCHER Erik, « Middle-Class Ambivalence. Religious Attitudes in the *Dianshi zhai huabao* », *Etudes Chinoises* 12.1-2, 1994, p. 109-43.

¹ Voir néanmoins ter Haar, *White Lotus*, p. 263-281 et Zürcher, « Middle-Class Ambivalence ».

² Wagner, « Jinru quanqiu ».

³ Le dépouillement systématique sur lequel se fonde cet article couvre les six premières années du *Shenbao* (1872-78, ci-dessous *SB*), ainsi que quelques sondages plus limités dans les années 1880. Par simplicité, les articles du *SB* sont cités en mentionnant simplement la date de publication dans le calendrier occidental. Mon estimation de 5% correspond au nombre total d'articles relevés au cours du dépouillement systématique divisé par le nombre moyen d'articles dans chaque numéro (sur un sondage portant sur plusieurs semaines) multiplié par le nombre de numéros par an. Signalons que la proportion de sujets religieux dans le *Dianshi zhai huabao* est beaucoup plus élevée.

⁴ Wagner, « Early Chinese Newspapers », p. 20.

⁵ Vittinghoff, *Freier Fluss*, chapitre 5.

⁶ Le *SB* se démarque très nettement, et fut vivement critiqué pour son contenu religieux, par la presse anglophone de Chine, comme le *North China Herald*.

⁷ Zürcher, « Middle-Class Ambivalence », p. 138.

⁸ Des exemples de ces lettres de défense sont détaillés dans Goossaert, « Starved of Resources ».

⁹ Vittinghoff, *Freier Fluss*, p. 199-202, montre que l'accusation d'une trop grande affinité avec la littérature fantastique a été portée envers le *SB*, et que les journalistes eux-mêmes revendiquaient une telle filiation.

¹⁰ Cette approche est particulièrement fréquente dans la presse illustrée, notamment le *Dianshi zhai huabao*, où l'on montre très volontiers les religieux dans des situations ridicules (tombant dans la fosse à purin, par exemple) ou humiliantes : on les voit notamment fouettés sur les fesses en public par les sbires du *yamen*.

¹¹ Par exemple *SB* 16-9-1873, 16-1-1877.

¹² Par exemple *SB* 24-2-1875.

¹³ On compte au moins cinquante articles consacrés uniquement à la sexualité du clergé (dont un tiers concernant les nonnes) pendant la période de six années ici étudiée.

¹⁴ Par exemple *SB* 11-8-1876.

¹⁵ On trouve au moins dix arrêtés dans ce sens publiés dans le *SB* et de nombreux articles à ce sujet ; voir aussi un éditorial du 31-3-1876.

¹⁶ Par exemple *SB* 3-1-1877.

¹⁷ Notamment deux éditoriaux : *SB* 5-7-1873 et 31-10-1877.

¹⁸ Pour des exemples de mariage sous prête-nom : *SB* 6-9-1873 et 1-2-1875.

¹⁹ *SB* 21-10 et 11-12-1873.

²⁰ *SB* 6-3-1875.

²¹ *SB* 13-7-1876 ; le thème est abondamment traité dans le *Dianshi zhai huabao*.

²² Par exemple *SB* 5-7-1873.

²³ *SB* 15-12-1877.

²⁴ Par exemple *SB* 27-12-1875.

²⁵ *SB* 16-1-1877.

²⁶ *SB* 5-11-1877.

²⁷ Sommer, *Sex, Law, and Society*.

²⁸ Ce thème est développé en détail, avec citations du *SB*, dans Goossaert, « Starved of Resources ».

²⁹ *SB* 2-7-1872 où le journaliste appelle à transformer de force en paysans les « vermines » que sont bouddhistes et taoïstes.

³⁰ *SB* 4-12-1878.

³¹ Outre la trentaine d'articles cité dans Goossaert, « Starved of Ressources », mentionnons *SB* 30-12-1876, 1-6-1877, 13-4-1878 et 19-6-1877.

³² *SB* 19-8-1876 ; cet éditorial aborde aussi la question de la sexualité.

³³ L'argument de la différence de « style » plus que de croyance est développé, à propos des médiums, par Sutton, « From Credulity to Scorn ».

³⁴ Kuhn, *Soulstealers*.

³⁵ ter Haar, *White Lotus*, p. 263-281.

³⁶ Par exemple *SB* 10-8, 9-9 et 12-9-1876 ; 13-9-1876 relate le lynchage de quatre bonzes par une foule.

³⁷ *SB* 18-4-1888.

³⁸ *Shengyu guangxun*, article 7.

³⁹ Par exemple au sujet des icônes : *SB* 1-7-1872.

⁴⁰ *SB* 15-12-1877.

⁴¹ *SB* 24-10-1876.

⁴² *SB* 17-12-1872, où l'auteur approuve des mesures très violentes envers les nonnes au nom de la défense du bouddhisme.

Goossaert – « Anatomie d'un discours anticlérical ». fichier pdf auteur.
Please see the published version in *Extrême-Orient Extrême-Occident*, 24, 2002, p. 113-131.

⁴³ Goossaert, « Counting the Monks », p. 45-49.

⁴⁴ Ce point est évoqué par un éditorial déjà cité, *SB* 16-1-1877. On trouve cette vision du clergé, à la fois dégradante et apparemment peu agressive (l'existence du clergé étant justifiée par son rôle positif d'encadrement des miséreux) dans le texte consacré à la question cléricale de la très influente anthologie de pensée politique du XIX^e siècle : « Ershi lun » in *Jingshi wenbian*.

⁴⁵ Le grand Hu Shi (1891-1962) expliquait pourquoi, dans un pamphlet écrit en 1908, « les bouddhistes et les taoïstes doivent être tués ou expulsés » : « Lun huichu shenfo », *Hu Shi zhaonian wencun*, p. 164-67.